

Du drame du Moulin neuf à celui de la Brosse

De la fermeture de la poche sud en septembre 1944 à sa libération en mai 1945, deux drames vont encadrer cette période, celui du Moulin neuf le 12 septembre 1944 où deux hommes vont mourir, et celui de la Brosse le 12 mai 1945 où sept hommes vont mourir

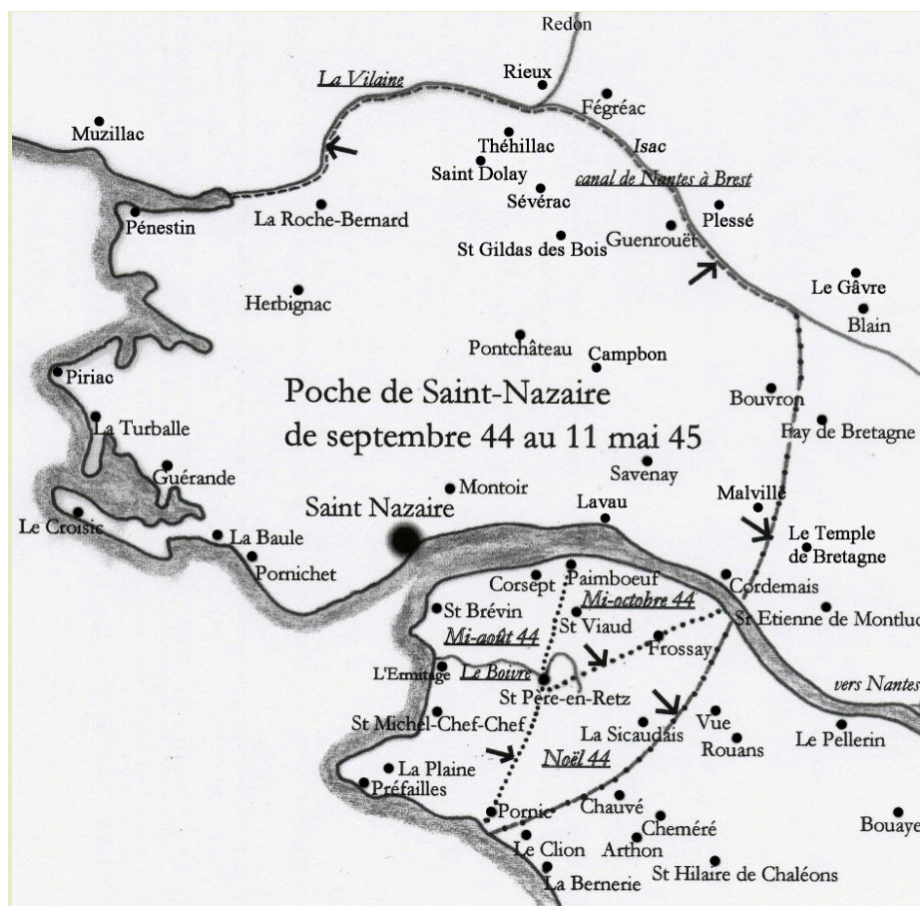
Michel Gautier (auteur de Poche de Saint-Nazaire, Geste Editions, 2017)

La Formation de la Poche de Saint-Nazaire

Suite au débarquement en Normandie le 6 juin 1944, les alliés parviennent à établir et à défendre une tête de pont, puis, après 2 mois de durs combats à briser l'encerclement allemand. Après la percée d'Avranches le 31 juillet 1944, ils pénètrent en Bretagne qu'ils vont libérer en une semaine, hormis les ports de Brest, Lorient et Saint-Nazaire (auxquels il faudra ajouter Dunkerque, La Rochelle et Royan). Hitler a ordonné la défense de ces ports « jusqu'à la mort », et les 100 000 Allemands qui s'y retranchent vont les transformer en forteresses. Brest tombera le 18 septembre 1944 mais les autres poches de l'Atlantique ne se rendront que 9 mois plus tard, au mois de mai 1945.

Dans la *Festung St. Nazaire* qu'on a appelé la « poche de Saint-Nazaire » sont repliés 30 000 soldats allemands commandés par les généraux Huenten et Junck, au milieu de 130 000 civils. Cette zone quasi circulaire de 1800 km² et de 25 km de rayon autour de la base sous-marine et du port de Saint-Nazaire va être progressivement encerclée sur un front de 100 km par 16 000 FFI répartis en 21 bataillons renforcés par quelques bataillons américains de la 94^{ème} puis de la 66^{ème} DI.

Suite à des offensives limitées, les Allemands vont repousser à deux reprises les limites de la « poche sud », incluant dans la « poche » Saint-Viaud et Frossay à la mi-octobre, puis La Sicaudais, le 21 décembre 1944. Ensuite, les lignes resteront stables jusqu'à la Libération. Les 11 communes empochées du Pays de Retz, parmi les plus riches du point de vue agricole, vont devenir le garde-manger allemand pour l'ensemble de la poche. À l'intérieur de ce territoire totalement coupé de la France libérée, occupants et occupés vont être contraints de partager toutes les ressources : ressources alimentaires et moyens sanitaires, mais aussi bois de chauffage et jusqu'au fourrage des animaux ; les pénuries et les privations vont s'aggraver et les empochés vont sortir épuisés de ce dernier hiver de la guerre.



La poche de Saint-Nazaire du mois d'août 1944 jusqu'à sa libération le 11 mai 1945
Carte établie par Michel Gautier

Vers le drame du Moulin neuf

10 août 1944... Les Américains sont aux portes de Nantes et on s'attend à être libérés d'un jour à l'autre, à Saint-Viaud, comme dans tout l'estuaire et tout le pays de Retz. À Paimboeuf, des femmes sont rassemblées sur l'herbe du square Charles Kerbez, le long du quai. On tricote, on papote et on évalue les heures avant la délivrance. La chaisière a sorti de son panier de belles bandes de tissu... Du bleu, du blanc, du rouge ! Et on a fabriqué des drapeaux. Des patriotes trop pressés les ont même agités sur les quais, et on a entendu fredonner la Marseillaise. Mais la Kommandantur installée dans l'hôpital envoie une escouade motocycliste au devant de la petite foule qui fait demi-tour devant les mitraillettes. Et le lendemain, ce sont les représailles. Le maire, Charles Gautier, est sommé de reprendre en main ses tricoteuses républicaines et d'évacuer sa population sous vingt-quatre heures ! C'est à 14 heures, le 11 août, que le garde-ville Charpentier saute sur son vélo pour sonner l'alarme, cloche à la main.

Consigne de laisser les maisons ouvertes pour faciliter fouilles et vérifications. Les rues de Paimbœuf se remplissent de convois hippomobiles et de chars à bœufs. Les réseaux de solidarité entre ville et campagne jouent à plein : les populations rurales de Corsept, Frossay, Saint-Viaud, Saint-Père mettent à la disposition des Paimblotains, non seulement les attelages et les bras, mais aussi les refuges et les toits. On charge tout ce qui peut tenir sur une charrette, et même les lits, déchargés parfois le soir même en lisière d'un taillis avant de trouver un abri plus sûr.

Demain, les rues seront vides, laissées aux chiens, aux chats... Et aux Allemands. Les commerçants et leurs maigres réserves, la Croix-Rouge elle-même, ont décampé, les derniers réfractaires plient bagage, sauf une équipe de maintenance chez Kuhlmann et quelques prêtres... Pourtant, la liste d'otages fournie par le maire et commençant par son nom et ceux de ses adjoints restera dans les tiroirs de la Kommandantur, et dans quelques semaines, chacun pourra revenir sous son toit.

Parmi ces centaines de familles évacuées, celle d'Alfred Martin, réfugiée à Vue avec femmes et enfants ; celle de Léon Fredet au Genetay ; celle de Suzanne Soreau à la Profissais... Les lignes demeurent instables, comme les patrouilles et les postes de garde. L'ambiance est électrique ; tout le monde se méfie de tout le monde. En effet, dans la nuit du 3 au 4 septembre 1944, des soldats appartenant à un bataillon *Osttruppen* commandé par le *Major* Potiereyka ont quitté secrètement les lignes allemandes du secteur de Pornic et se sont rendus aux FFI du capitaine Payen à La Montagne. Pendant plusieurs jours, d'autres groupes de Russes sillonnent les campagnes pour tenter à leur tour d'échapper à cette guerre qui n'est pas la leur.

Le capitaine Payen qui veut encourager cette décomposition des troupes supplétives allemandes, envoie des patrouilles FFI au-devant des Russes pour leur présenter l'appel à la reddition rédigé en russe et en sept exemplaires par le *Major* Potiereyka... Mais le 6 septembre 1944, le groupe Yacco, au mépris des consignes de Frédéric Payen et partisan d'une guerre à outrance, tue cinq Russes sur la route de Frossay à Paimboeuf. Et le lendemain, alors que tombent du ciel tracts et papillons appelant à la reddition, des FFI capturent à leur tour un groupe de Russes au Moulin Neuf... Qui était ces FFI ? Quel groupe et avec quelles consignes ? En tout cas, le drame du Moulin neuf que nous allons décrire s'inscrit dans un climat politico-militaire complexe où les choix tactiques des groupes de résistants locaux peuvent diverger... Certains appliquant les consignes du capitaine Payen, d'autres celles de Yacco [Briac le Diouron] !

Or, au matin du 12 septembre 1944, Jean-Léon Rondineau, originaire de Frossay, membre du 10^{ème} bataillon FFI aux ordres du capitaine Payen, décide de partir en patrouille dans le secteur de Frossay, Saint-Viaud, Paimboeuf. Après avoir appartenu au groupe de résistance du Pellerin du garagiste Julien Fourier, ce groupe a constitué l'un des foyers de recrutement du 10^{ème} bataillon [qui va devenir ultérieurement le 6^{ème} bataillon FFI de Loire-Inférieure]. Tous ces hommes, aidés d'un groupe de résistants de Saint-Lumine de Coutais viennent de participer à la neutralisation puis à la capture d'un groupe de 130 Russes dans le secteur de Port-Saint-Père et de les convoier à La Montagne pour les enfermer dans le camp de la Briandière avant de les remettre aux Américains. Provenant de divers secteurs et sur une période de plusieurs jours, environ 300 Russes vont se rendre.

Dans un café de Vue, Jean-Léon Rondineau a partagé une chopine avec Alfred Martin et avec un troisième homme non identifié, puis ils se mettent en route avec des objectifs impossible à préciser aujourd'hui... S'agit-il d'une patrouille à caractère militaire avec une mission bien définie qui

s'inscrirait dans le cadre de la capture des Russes ? On pourrait le supposer de la part de Jean-Léon Rondineau, le résistant du groupe Fourier et du 10^{ème} bataillon. Mais, par la force ou par la négociation ? Sur la "ligne Yacco" ou sur la "ligne Payen" ? Rien ne permet d'en décider. Mais d'après des témoignages que j'avais recueillis en 2004, les trois résistants auraient bien tenté de pousser des soldats "allemands" dont un au moins était "russe" à se rendre, en les "achetant" avec du pain ou du tabac !

Ils sont passés par l'Île Adet, la Prée de Tenu, les marais du Migron, le Moulin de la Ramée... Jusqu'aux Quatre Routes de la Corbinais où deux sentinelles sous uniforme allemand font les cents pas au coin d'un champ de patates. Il est un peu plus de 14 heures. Contrôle de papiers ? Échange de tabac ? Intimidations et menaces réciproques ? Les trois hommes auraient même proposé un pain de deux livres aux soldats pour les pousser à la désertion ! L'une des deux sentinelles est un Russe qui commence à fléchir, mais pas question pour l'autre de changer de camp. Le ton monte... Rondineau a sorti un revolver de sa musette. Des détonations ! L'une des sentinelles se retrouve à terre, une balle dans le genou. L'autre, pour se dégager, balance la grenade glissée dans son ceinturon. Rondineau hurle de douleur, une cuisse éclatée et un bras déchiqueté.



Documentation photographique: Mme Berthe GOUEDRANCHE (née BUREL)



- | | |
|-------------------------|----------------------|
| 1-J.L.Rondineau | 17-Yves Lebon |
| 2-Georges Blancho | 18-Lilly Serennes |
| 3-Mr.Suteau | 19-Charles Violeau |
| 4-Robert Rousseau | 20-Marcel Delpierre |
| 5-Doucet dit "Pic-Puce" | 21-Marcel Boulanger |
| 6-Victor Halgand | 22-Albert Magrangeas |
| 7-Baptiste Gouedranche | 23-Marcel Rio |
| 8-non Identifié | 24-Genet fils |
| 9-Gabriel Michaud | 25-Paul Dauly |
| 10-Mr.Bouchet | 26-Hubert Gaudron |
| 11-Joseph Michaud | 27-André Doucet |
| 12-Léandre Robard | 28-Gustave Toublanc |
| 13-Joseph Turbot | 29-Albert Carros |
| 14-Gustave Orgebin | 30-Albert Pilet |
| 15-Gustave Serennes | 31-Georges Drouet |
| 16-Emile Foucher | 32-Marcel Marchand |

Le groupe de Résistants du Pellerin en août 1944. D'abord appelé Groupe Fourier (du nom de Julien Fourier, garagiste du Pellerin) puis 10^{ème} bataillon avant de devenir le 6^{ème} bataillon FFI de Loire-Inférieure sous le commandement du capitaine Payen. Photo parue initialement dans la revue de l'association Autrefois le Pellerin dans un n° intitulé *Le Pellerin au fil de l'Histoire*, 1939-1945.

On reconnaît sur cette photo plusieurs figures de l'histoire de la Poche sud

1 – Jean-Léon Rondineau exécuté par les Allemands le 12 septembre 1944 au Moulin-Neuf à Saint-Viaud aux côtés de son compagnon Alfred Martin.

2 – Georges Blancho décédé le 23 août 2019 à l'âge de 98 ans, dernier survivant de ce groupe.

20 – Marcel Delpierre, blessé grièvement par les Allemands à Clamorand le 18 septembre 1944, avant d'être achevé à coup de baïonnette lors de l'évacuation du blé du silo des Moutons à Frossay.

25 – Paul Dauly faisait partie du groupe de Clamorand et résista à l'attaque allemande derrière sa mitrailleuse Reibel.

Jean-Léon Rondineau et Marcel Delpierre, deux membres de ce groupe, ainsi qu'Alfred Martin, résistant du groupe Tribouillois à Paimboeuf furent sans doute les premiers morts de la poche sud appartenant à la Résistance.

Après avoir traîné Jean-Léon Rondineau dans le Taillis de l'œil, Alfred Martin qui n'est que légèrement blessé cherche du secours auprès des paysans travaillant dans les champs et bat en retraite

vers les vignes. Le voilà courant ensuite vers le village de la Trochélais où il cache arme et cartouches au fond d'un pot de fleurs. Quant au troisième homme, il a gagné les marais et s'est évanoui sur une barque entre les roseaux.

Pendant ce temps, les deux soldats ont rejoint leur cantonnement où le lieutenant Kretzchmar¹, furieux, organise aussitôt une patrouille de recherche. Après la désertion des Russes de Pornic et l'attaque du soldat Schwarz dans l'épicerie de Marie Forest à Frossay², pas question pour les Allemands de laisser s'installer l'insécurité dans cette zone sensible traversée par la route menant de Nantes à la Pointe Saint-Gildas et passant par Saint-Brevin-les-Pins.

Tout près de la route Paimbœuf - Nantes, se dresse le château de la Corbinais, vieille bâtisse du XIX^{ème} appartenant aux Krantz - Jehenne, famille de marins échoués en rase campagne. En juin 1940, les officiers allemands l'avaient récusé parce qu'on n'y disposait pas d'eau courante ni de chauffage central ! Quatre ans plus tard, les occupants de ce château vont se trouver témoins et acteurs d'un drame directement lié à cette période de flottement où nul ne sait encore si les Allemands vont se maintenir au sud de l'estuaire.



En ce 12 septembre, pendant le repas de midi à la ferme des Lecorps, derrière le château de la famille Krantz, on a entendu des détonations du côté du carrefour des Quatre Routes mais on a pensé à des Allemands ou des Russes à la chasse. Pas de quoi retenir Gabriel Lecorps, le jeune fermier qui a mis sa bêche sur l'épaule pour retourner arracher les patates au Grand Champ... Mais, bizarre ! Ce matin, il y avait deux Allemands en faction au carrefour ... *Bonjour ! Ja ! Ja ! Gut, Kartoffell !* Et désormais, plus personne. Il se met au travail, tous les sens en éveil. Quelque chose ne tourne pas rond. Tout à coup, il retient sa bêche... Là-bas, dans le Taillis de l'œil, des gémissements ! Gabriel tourne ses regards du côté du Moulin Neuf ; là-haut, sur le toit, il sait qu'on l'observe à la jumelle et qu'il est sans doute dans le collimateur de la mitrailleuse lourde. Quelques jours plus tôt, ils ont fait rebrousser chemin à une Jeep imprudente et ont balayé les alentours de quelques rafales pour faire comprendre aux populations qu'ils étaient toujours les maîtres... Par-dessus les toits de la Corbinais et jusque sur les poules du père Berthebaud au Moulin de la Ramée. Faut-il déguerpir ? Il ne fait rien de mal ! Gabriel rentre la tête dans les épaules et continue à déterrer ses patates... Pendant qu'en haut de la côte du Moulin Neuf, une patrouille vient de s'engager sur la route pour descendre vers la Profissais.

Il y a déjà effervescence autour du blessé et même un brassard de la Croix-Rouge, celui de Léon Fredet remontant du Carnet : « Toi qui es de la Croix-Rouge, faut faire quelque chose ». Léon est lui-

¹ Werner Kretzchmar était arrivé en France en janvier 1944 après deux ans de front russe où il avait été blessé. C'était un professeur de Chemnitz âgé de 34 ans appartenant au 21^{ème} régiment de grenadiers de marine.

² Le soldat Hermann Schwarz en provenance de son cantonnement de Saint-Viaud fut attaqué et tué pour lui voler son fusil le 10 septembre 1944 devant l'épicerie de Marie Forest à Frossay par André Picard et Louis Gry.

même réfractaire au STO mais devant la gravité des blessures et les gémissements de cet homme perdant son sang, il n'hésite pas à enfiler son brassard³ pour secourir le malheureux Rondineau. On va chercher la carriole à bras du père Burban à la Guinerais. Pendant que Léon Fredet tente de stopper l'hémorragie, Alfred Martin revient affolé. Alors que la patrouille allemande est en vue, les ramasseurs de patates lui proposent de prendre un outil et de se joindre à eux mais il préfère se faufiler à travers les vignes de la Profissais. Les soldats sont déjà là. Léon Fredet implore de l'eau pour calmer la soif et les gémissements du blessé, mais pas question, il faut attendre l'officier.

Il arrive vers 18 heures. Discussions terminées. En avant vers le Moulin Neuf. Et tant qu'on n'aura pas trouvé les « terroristes », on embarque aussi le secouriste et Gaby Lecorps, le jeune ramasseur de patates, et tous ceux qui traînent dans les champs ou les chemins : le père Labbé, un cantonnier du Moulin Rouge qui doit abandonner sur le talus fourche et faucille, puis, tout au long de la montée vers le Moulin Neuf, le charpentier Eveillard, le marin Paul Foucher, des « ravitailleurs » et des réfugiés en maraude et même M. Jean, le receveur des postes de Paimbœuf, avec sa voiture à cheval. La petite troupe marche en silence derrière la karikelle brinquebalante. Blême, la culotte déchirée sur ses jambes déchiquetées, Jean-Léon Rondineau grimace à chaque chaos. Visages furtifs derrière les rideaux et dans les encoignures de granges. Dans une cour, à la Profissais, Germaine Chupin rince sa lessive.

Des voisins ont accouru à la ferme du château prévenir Célestine : « Ton gars a été arrêté » ! La mère Lecorps fouille un tiroir de la grande armoire pour en extraire des papiers puis se précipite au château de la Corbinais : « Monsieur ! Monsieur ! Les Allemands ont pris Gaby. Il est au Moulin Neuf. Faites quelque chose. » Le père Krantz fourre les papiers de son jeune fermier dans sa poche et saute sur son vélo. Le petit groupe est rassemblé au milieu des mitraillettes, au pied du moulin, pendant qu'à vingt pas on interroge le blessé dans sa carriole. Le vieux militaire qui maîtrise parfaitement l'allemand demande à voir le chef de poste.

- *Oberleutnant* Kretschmar.

- Krantz, capitaine de vaisseau de la marine française.

La langue, le grade et les états de service, voilà de quoi faire claquer les talons du lieutenant allemand et libérer bientôt le jeune Gaby qui ne demande pas son reste. Quant aux autres otages, pas question. Alors que Kretschmar s'apprête à retourner à sa besogne, on lui ramène Alfred Martin, le deuxième « terroriste » !...

Germaine Chupin, la jeune lavandière, se souvient... « Tout le monde connaissait Martin ; avant-guerre, il avait travaillé à la carrière de la Trochelais ». Après avoir planqué son arme, il avait cherché aide et protection ; d'abord chez la mère Boucard qui avait le don d'« arrêter le sang »... « Elle a fait ce qu'elle a pu ». Puis, le béret rabattu bien bas sur son front ensanglanté, il avait couru chez Suzanne Soreau, réfugiée de Paimbœuf à la Profissais : « J'ai fait une connerie ! Tiens, prends ma montre, tu la donneras à ma femme ». Se sentant déjà perdu, il s'était jeté à nouveau dans le chemin où galopaient les Allemands perquisitionnant chaque maison et interrogeant chaque passant. « *Halt* »... ! Ils avaient relevé son béret du bout du canon... Les cheveux étaient collés à la plaie. Une paysanne avait été prise à témoin : « Vous me connaissez ? » lui avait demandé Alfred Martin. Que répondre quand on est cerné par une troupe surexcitée et le doigt sur la gâchette ? Les mains attachées derrière le dos, on l'avait poussé à coups de crosse dans la côte du Moulin Neuf. Il implorait Léon Fredet de faire quelque chose : « Léon, tu me connais ? » Léon avait essayé mais Kretschmar était inflexible. Il avait fini par libérer les paysans, le cantonnier, Léon Fredet, mais avait retenu quatre témoins...

Le receveur des postes et les trois passagers de la voiture à cheval allaient devoir assister jusqu'au bout à la leçon de fermeté de l'armée allemande ! Et d'abord écouter les paroles de Kretschmar traduites par un interprète « Nous traiterons de la même façon tous ceux qui porteront les armes contre l'armée allemande » ! On traîna les condamnés de l'autre côté de la route, dans une prairie où se dressait un cormier. Une échelle fut posée contre le tronc, trois brasses de fil de fer à vigne jetées autour de la branche maîtresse, une boucle autour du cou d'Alfred Martin⁴ qui avait les deux mains

³ Léon Fredet était dessinateur aux Ponts et chaussées maritimes de Paimbœuf repliés au Carnet après l'évacuation du 11 août. Il fit preuve de beaucoup de sang froid et de courage en portant assistance à ces deux hommes car il était alors réfractaire au STO et se cachait au village du Quarteron, en Saint-Viaud. Les jours précédents, il avait lui-même été victime d'une agression de la part de soldats russes. Le 8 juin, son cousin Emile avait été mitraillé et tué sur la Loire par un avion anglais au large du Pellerin.

⁴ La pendaison par fil de fer était une pratique répandue dans les troupes de choc et chez les SS. On recherchait une mort lente et douloureuse par étouffement progressif, si possible devant des témoins dont le compte-rendu horrifié marquerait profondément les esprits.

attachées dans le dos. Jean-Léon Rondineau l'encourageait : « Vas-y, grimpe, ils ne nous font pas peur » !... Pour le faire, on l'exécuta dans sa carriole d'une balle dans la tête. Quand Alfred Martin bascula dans le vide, le fil de fer cassa net. Une balle vint aussi abréger son calvaire. Les corps furent jetés dans une charrette qui descendit vers la Loire. On les enterra dans une vasière à proximité du fleuve, près du village de la Nouveauté.

Toute la nuit, les chemins allaient bruire encore de patrouilles. Pendant des semaines on n'oserait pas s'aventurer du côté du pré à Georges Lecorps où un planton allemand montait la garde pour interdire aux familles ou aux voisins de reprendre les dépouilles. Il faudra attendre la Libération pour qu'au mois de mai 1945, on procède à l'exhumation en présence d'une vingtaine de témoins. On se souviendra longtemps du bruit des pioches et des pelles dans la vase noire, au milieu des roseaux, puis de la foule recueillie accompagnant les cercueils vers le cimetière de Paimbœuf.



Exhumation d'Alfred Martin le 14 mai 1945

Kretschmar n'échappera pas à la justice. Le capitaine Guy Cotté, délégué du « Service de recherche des crimes de guerre de la 4^e région », accompagné de son interprète M. Rochard, retrouve la trace du criminel de guerre grâce à l'aide de M. Schoch, officier de renseignement du camp de prisonniers de l'île de Ré où il est détenu. Extrait du camp et interrogé par les FFI en mai 1945, la rumeur s'est répandue qu'on va le ramener sur les lieux de son crime pour un jugement populaire. On se presse vers le Moulin Neuf... Mais il ne s'agit que d'une rumeur. On imagine les cris de haine, l'envie de lynchage. Condamné à mort par un premier procès à Angers le 26 mars 1946, il fera appel et sera jugé à nouveau le 5 juillet 1946 devant le tribunal correctionnel d'Angers où il bénéficiera de l'aide d'un avocat, Me Perrin.

Sa défense devant le conseiller Berthiau, président du tribunal, et le commandant Chavanon, commissaire du gouvernement, fit appel aux justifications habituelles : « J'ai fait exécuter les ordres... Je reconnais que cette façon de procéder n'est ni normale ni humaine, mais on m'avait ordonné d'agir ainsi. D'ailleurs, ces deux hommes ne portaient aucun insigne distinctif et un de mes hommes avait été blessé par Rondineau... » Mais des témoins affirmeront que Rondineau portait bien un brassard tricolore FFI... Quant à Martin qui ne portait aucun insigne, le président rappellera qu'il était de toute façon protégé par la convention de la Haye interdisant de condamner quiconque sans jugement préalable ! Après que le commissaire du gouvernement lui eut fait reconnaître qu'il avait bien décidé seul des exécutions et par une méthode visant à effrayer la population, il requit à nouveau la peine capitale, mais Werner Kretschmar fut condamné aux travaux forcés à perpétuité.

Quant à ses deux victimes, par une ordonnance du 7 août 1945, le président du tribunal civil de Paimbœuf avait déjà officialisé la date et les circonstances de leur exécution : Alfred Martin, 35 ans, père de deux enfants, ancien pompier de Paimboeuf et résistant du groupe Tribouillois, ainsi que Jean-

Léon Rondineau, 37 ans, résistant FTP, avaient été déclarés « morts pour la France » et c'est à ce titre que la stèle érigée près du lieu de leur exécution à la demande des anciens combattants et des familles, permet désormais d'honorer leur mémoire.



Alfred Martin



Tombe de Jean Léon Rondineau
au cimetière de la Chauvinière
à Nantes

<http://maitron-en-ligne.univ-paris1.fr/spip.php?article200574>



Jean-Léon Rondineau

La poche sud se referme sur 9 000 soldats allemands et 22 000 civils

La mort de ces deux hommes s'inscrit donc dans un cadre d'opérations militaires confuses, mal coordonnées, contre des Allemands eux-mêmes désorganisés et fragilisés par un mouvement de désertion massif des troupes supplétives. Cette exécution sommaire fut d'ailleurs la dernière pratiquée par l'armée allemande dans cette poche sud en cours de formation. Le 18 septembre 1944, une note de la Kommandantur de Saint-Brevin-les-Pins prévenait les candidats au départ de « la Poche » que leur voyage serait sans retour. Une deuxième circulaire en date du 26 septembre interdisait aux Français âgés de 18 à 45 ans et bons pour le service militaire de dépasser la ligne de démarcation Pornic - Saint-Brévin - Paimbœuf. Les maires devaient d'ailleurs fournir la liste de ces soldats potentiels ; en cas de disparition, des représailles seraient exercées contre les familles. On étendit cette mesure aux cultivateurs et on repoussa un peu la ligne de démarcation : « Les routes menant de Saint-Père à Frossay par le Frêche-Blanc et la Brosse ainsi que vers Pornic par Hucheloup, la Batte et la Baconnière sont fermées à la circulation... Il sera tiré sur toute personne essayant de franchir la frontière par des chemins détournés, des chemins de terre ou des champs ouverts. » La Poche était cadennassée pour de bon ! Ici, dans les 11 communes de la poche sud, 9 000 soldats allemands allaient devoir apprendre à partager avec 22 000 civils à la fois l'espace, les toits, les vivres... Et dans 9 mois, l'angoisse des dernières semaines précédant la Libération.

De l'autre côté du no man's land en cours de formation, il fallait de toute urgence marquer les limites de son réduit à un ennemi peu décidé à supporter le harcèlement de petits groupes ou d'individus hâtivement parés d'un brassard FFI. Le 7 septembre 1944, le 1^{er} GMR du capitaine Besnier s'installait à Arthon, dernière commune libérée au sud de l'estuaire. Puis à partir de la mi-septembre on reçut le renfort progressif de bataillons de Vendée, de l'Indre, de la Vienne, de la Haute-Vienne et d'Indre-et-Loire, une force de 4 000 hommes qui allaient se déployer peu à peu entre Paimboeuf et la mer en passant par Chauvé. Arriverait ensuite au début décembre le 8^{ème} Cuir, un vrai régiment de cavalerie.

Au cours de ce premier mois de poche, les deux armées allaient se livrer une sévère bataille du blé. Pour les FFI et les paysans, il s'agissait d'extraire des lignes le maximum de quintaux, et, pour les Allemands, de transporter au plus vite les stocks du no man's land vers l'intérieur de la poche. L'enlèvement du grain stocké dans les entrepôts des Moutons - sur la route reliant Frossay à Saint-Père-en-Retz - était prévu par les Allemands pour le mercredi 20 septembre, mais les FFI de La Montagne allaient leur brûler la politesse...

Au soir du 18 septembre, six hommes du Pellerin du groupe Fourrier-Yacco sautaient dans la camionnette de Julien Fourrier et allaient prendre position à la ferme de Clamorand pour prévenir l'arrivée des Allemands par la route de Saint-Père-en-Retz. Un autre groupe de La Montagne s'installait un kilomètre au nord-est, au carrefour du Pré-Macé, pour contrôler la route de Paimboeuf.

À Clamorand, l'arrivée de ces soldats « nationaux » avait mis le village en effervescence ; sur le pailler transformé en observatoire, on hissait même les enfants. Mais les Allemands postés aux Chiquelais et au Moulin-Grimaud avaient aussi de bonnes jumelles et ne perdaient rien du spectacle. À la nuit tombée, commença le chargement des camions de blé, avec l'aide des paysans. L'opération fut rondement menée... Et copieusement arrosée. À tel point que le repli vers la Chaussée-le-Retz s'effectua en oubliant tout bonnement le groupe de Clamorand, et que la descente par la Hamonnais, sur la Prée de Tenu, fut à deux doigts de s'achever en catastrophe sur la charrière détremée où le camion s'embourba. Mais le pire était à venir... Au petit jour, une rafale... Les « oubliés » de Clamorand venaient de se faire surprendre par une compagnie de cyclistes allemands arrivés silencieusement par la Raffinière et la Massonais. Deux FFI avaient eu le temps de reprendre position dans le fossé, derrière le FM, pendant que le reste du groupe grimpa sur le pailler et mitraillait dans le vide par dessus les toits, avec une mitrailleuse Reibel de récupération. Mais les assaillants, en nombre, et protégés par les talus et les bâtiments, furent rapidement maîtres des lieux.

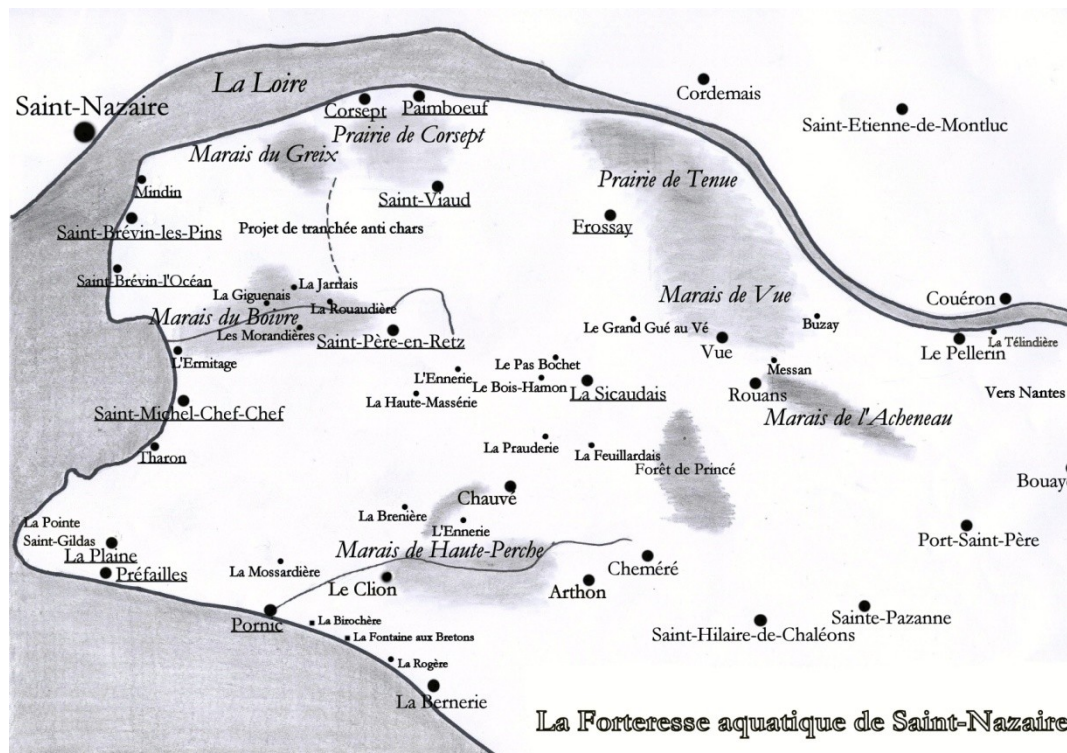
Dans son fossé, le jeune FFI Marcel Delpierre, atteint d'une rafale, fut achevé d'un coup de baïonnette, pendant que son compagnon s'échappait par les prés, protégé par un trio de juments. Sous la mitraille, les gars du pailler se laissèrent glisser à terre et s'enfuirent vers la Maillardière. Les hommes du village furent alors rassemblés. À genoux et les mains en l'air, ils durent assister à la fouille des bâtiments pour s'assurer qu'il n'y avait plus de « terroristes ». Restait aux Allemands à remettre Mausers et mitraillettes en bandoulière, remonter sur les vélos et reprendre la route de Saint-Père-en-Retz. À peine les soldats disparus, les villageois se précipitèrent pour relever le cadavre de Marcel Delpierre et on eut bien du mal à calmer le désarroi de ses compagnons revenus sur les lieux.

Une semaine plus tard, le 24 septembre, la défense de Chauvé déplorait son premier mort FFI. À l'heure des vêpres, au cours d'une patrouille sur la route de Saint-Père-en-Retz, le jeune Bordelais Croizet - de la compagnie *Tour d'Auvergne* - était abattu au carrefour de la Petite Routière et ramené à la cure... Le long d'une ligne de défense allemande plus ou moins erratique entre Paimboeuf, Saint-Viaud, Chauvé, Saint-Père-en-Retz et Pornic, commençait le cycle des combats de patrouilles qui ne s'arrêterait qu'à la Libération...

La ligne de défense allemande n'était constituée que de quelques zones minées et de marais inondés, le tout surveillé par des patrouilles encore incapables d'interdire les incursions FFI. Mais le 15 octobre, suite à une offensive menée dans la nuit, les Allemands débordèrent les avants postes français et repoussèrent leurs lignes jusqu'à Frossay, dominant la Prée de Tenu et faisant face aux FFI installés de l'autre côté du marais de Vue. Saint-Viaud et Frossay se trouvèrent enfermées dans la poche !

Pour autant, on n'en avait pas fini avec les *Posten*, les barrages, les nids de mitrailleuses, et les contrôles incessants. De novembre 1944 à avril 1945, apparurent les éléments d'une deuxième ligne de défense plus proche de la partie vitale de l'estuaire, et protégeant la rive sud de Saint-Nazaire ; elle s'adossait au sud-ouest aux marais de Haute-Perche et du Boivre, et au nord-est, à ceux de Vue, de la

Prée de Tenue, du Migron, de Corsept et du Greix. Dans les limites de cette forteresse aquatique, les Allemands établirent en pointillés une ligne constituée, d'une part, d'éléments de tranchées antichars barrant les routes et les voies de pénétration les plus exposées, et d'autre part, de zones inondées ou minées.



Suite au succès de l'opération Chariot contre Saint-Nazaire le 28 mars 1942, Von Rundstedt et Rommel décident de transformer le nord du Pays de Retz en forteresse aquatique, en fermant les accès à la mer des ruisseaux et des étiers (carte établie par Michel Gautier)

Les travailleurs affectés à l'arasement de tel talus, au creusement de tel trou ou tel tronçon de tranchée, n'eurent jamais la vision globale de l'ouvrage et conserveront le souvenir de chantiers sans pertinence défensive. Pourtant, ce plan jamais achevé relevait d'une excellente logique militaire. On creusa des tranchées, installa des barrages, détruisit des ponts sur toutes les routes reliant Corsept à Saint-Viaud, Saint-Père-en-Retz, Mindin, Saint-Brévin, les Rochelets ; idem entre Saint-Père-en-Retz et Saint-Brévin. Tout au long de cette ligne de défense, étaient répartis des cantonnements de campagne.

En prolongement des prairies inondées de Corsept, de la Gédelière et du marais Gédéau, les premiers tronçons de tranchées antichars furent creusés entre la Moustrie, la Haute-Barillais et le bois de la Noëlle (traversant la route Corsept - Saint-Père-en-Retz). Un nouveau tronçon descendait sous la Franquinerie, jusqu'à la butte des Bersillais, au-delà de laquelle s'étendait un champ de mines en quinconce, à l'est du village de la Touche. Derrière ces mines, on disposa des nids de mitrailleuses et des batteries de canons. La route entre le Landreau et le Cerny était coupée d'un fossé anti chars à Bellevue. Après le village de la Donoire, une dernière tranchée descendait vers le marais du Boivre transformé en lac, et coupait la route de Saint-Père - Saint-Brévin entre Louisiane et les Pilorgères ; des postes de mitrailleuses et les batteries de la Clercière dominaient cette dernière tranchée qu'on projetait d'inonder des eaux du Boivre, le jour venu.

La tranchée de la Clercière mobilisa d'abord 55 hommes, du 13 au 18 novembre 1944, puis de 130 à 150 hommes selon les semaines jusqu'au 17 février 1945, avant de redescendre à 49 pendant la dernière quinzaine ; au total pour ce seul tronçon, on mobilisa un vivier de population rurale d'environ 200 hommes âgés de 16 à 45 ans fournissant pendant 18 semaines de travaux, environ 230 000 heures de travail - y compris deux heures de transport rétribuées par jour. À Saint-Père-en-Retz, Corsept, Saint-Viaud, Paimboeuf des centaines de travailleurs participèrent donc à ce chantier pharaonique creusant des tranchées de deux mètres de profondeur ou plantant des « asperges de Rommel » dans les champs. Il s'agissait d'un travail à la fois forcé et rétribué. En effet, on ne pouvait s'y soustraire sauf certificat médical, mais on touchait sa paye chaque semaine, sur la base d'un salaire horaire de 7,50 F, et de 11 F

pour les chômeurs... Payés par la Kommandantur, mais on sait d'où venait l'argent puisqu'un tiers de l'effort de guerre du III^e Reich fut prélevé en France.



Le marais du Boivre transformé en lac appartenait à la deuxième ligne de défense de la Poche sud où venait s'abouter la tranchée antichars partant des marais du Greix et de Corsept

Michel Krantz se souvenait par exemple d'avoir creusé dans le secteur de la Bionnerie. On partait chaque matin sous la responsabilité d'un chef d'équipe français et de quelques gardes allemands ou supplétifs. Il fallait fournir son propre outillage – serpeaux, haches, pelles, pioches ... et amener le casse-croûte et la bouteille. Sur le chantier, on ne se tuait pas au travail. On jetait la terre vers l'est, dans l'axe de pénétration supposé des blindés ennemis ! Les heures passant, le niveau descendait dans les bouteilles, et on jetait la terre avec un zèle de plus en plus modéré. Jusqu'au coup de sifflet du casse-croûte où on s'extirpait de l'argile pour s'asseoir au sec avant de sortir le pain, la terrine ou le lard. Les gardiens mal nourris se contentaient de saliver en s'écartant des prisonniers ; les plus affamés s'éloignaient encore pour grignoter une rave... Michel Krantz se souvenait d'un sergent à casquette autrichienne qui avait dégrafé ceinturon et pistolet pour les accrocher à une branche avant de s'asseoir près du groupe. Bras aux genoux, il ne disait rien et n'osait pas regarder les mangeurs. Difficile de dévorer de bon appétit quand le gardien s'est lui-même désarmé et qu'il crève de faim ! Beau garçon au regard triste, trente-cinq ans, la voix douce, il venait de Breslau. Pas question d'habitude d'évoquer la guerre devant un Allemand, mais avec lui, c'était venu tout seul. Pas pour le plaindre mais pour partager la vacherie du moment. « Avions... Boum ! » avait-il dit en balayant le ciel de sa main ramenée brutalement sur ses yeux ; spontanément, il avait évoqué sa femme et de ses deux enfants volatilisés dans les bombardements. On lui avait donné à manger, ça au moins on pouvait... Pour le reste, c'était la guerre. Dans quelques mois, c'est lui qui viendrait reboucher avec ses compagnons cette tranchée dont l'absurdité militaire n'échappait à personne.

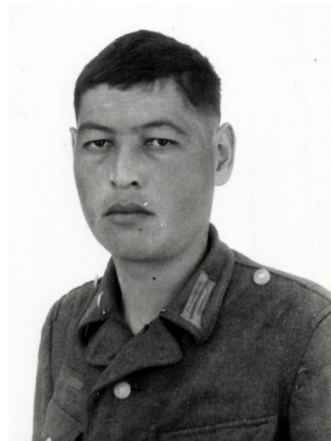
Une deuxième offensive limitée allemande se développa à partir du 21 décembre 1944 pour repousser les lignes françaises au-delà de La Sicaudais et de Chauvé et derrière même les surfaces inondées de la Pré de Tenue, des marais de Vue et de Haute-Perche. Elle fut menée à partir de Saint-Père-en-Retz, Saint-Viaud et Frossay où étaient cantonnées les réserves et la relève des troupes de première ligne, en particulier les hommes de Josephi à Pornic, de Brinkmaier, Emminger et Leptien à Saint-Viaud et Saint-Père-en-Retz, de Würffel à Frossay, appuyés par l'artillerie de Bald aux Biais, de Schmidt-Wullfen à la butte des Pins de Frossay, mais aussi par quelques unités navales en baie de Bourgneuf, quelques canonnières sur la Loire, et par les canons et postes de *Flak* répartis le long de l'estuaire. Sur le secteur de La Sicaudais, le bataillon Brinkmaier allait mener l'offensive avec trois compagnies rassemblant environ 400 hommes dont la moitié de marins reconvertis au combat

d'infanterie ; leur armement était somme toute limité, puisqu'en dehors des armes individuelles, ils ne disposaient que de trois dizaines de mitrailleuses dont deux mitrailleuses lourdes, une demi-douzaine de canons de *Flak* de 20 mm, autant de mortiers, deux canons de 88 et un canon de 50. Cette offensive dont l'un des motifs essentiels était la prédation alimentaire permit aux Allemands de s'emparer de 85 kilomètres carrés supplémentaires.



Malgré ce succès militaire sans véritable enjeu stratégique, à partir de Noël 1944, les soldats allemands avaient compris qu'ils ne sortiraient jamais de cette poche. Pourtant, jusqu'au bout, ils s'efforcèrent de la défendre. Les forces de siège et les empochés savaient tout sur leurs positions, leurs points d'appui, leurs heures de patrouille et même le nom des officiers. L'heure des représailles ou des massacres de masse était donc passée car il faudrait rendre des comptes. Mais pour se déplacer de village à village ou gagner les bourgs, il fallut jusqu'au bout montrer patte blanche aux barrages ou passer à travers champs, au risque de se faire canarder. Entre deux paires de rails plantés dans le sol, étaient entassés des troncs d'arbre : un barrage entre le Moulin Neuf et la Profissais, un autre entre La Noë des Fontaines et Cantin. On trouvait aussi en travers des chemins, de l'outillage agricole - herSES, râteaux. Et pourtant, on passait quand même, bêtes et gens, à travers un talus arasé ou un champ transformé en bournier. Chez David à la Ménagerais, deux gardiens de ces barrages inutiles : Friedrich, un Autrichien au sourire triste, et Teddy, un géant frisant les deux mètres. Ils avaient leurs habitudes chez les voisins Lecocq où ils venaient aux nouvelles ou boire un petit verre. Le fils Charles était aux FFI, ce qui ne l'empêchait pas de se faufiler entre les lignes pour embrasser ses parents. Il planquait le vélo dans la haie et se glissait par derrière. Il lui arrivait de croiser l'ennemi à la cave et de tendre son paquet de Troupes...

De temps en temps, Teddy se pointait avec une côte de veau récupérée on ne savait où, qu'il faisait griller sur la braise. Assis sur le banc, il la dévorait sans couteau ni fourchette, jusqu'à l'os. Après quoi, il allumait une cigarette à la lampe à carbure, sur la cheminée. Friedrich et Teddy n'avaient qu'une hâte, rendre les armes. Ils avaient bien compris que ni leurs barrages ni leurs patrouilles ni leurs perchoirs dans les arbres ne les protégeraient encore longtemps. Tombaient du ciel tracts et papillons qui coloraient les prés et les chemins et s'accrochaient dans les arbres. Les tracts invitaient Friedrich et Teddy à se rendre. Beaucoup s'en servaient pour allumer le feu mais un jeune voisin les ramassait avec beaucoup de soin, les faisait sécher, les défroissait et les entassait... « Je veux les relier et en faire un livre » !



Tracts d'appel à la reddition parachutés au-dessus des lignes allemandes

Soldats *Ostgruppen* de la poche sud enrôlés dans la Wehrmacht

Par un beau matin de printemps 1945, on découvrit un campement de toile dans le pré s'étendant entre le château de la Corbinais et la route de Paimbœuf. Des « Russes » plus ou moins débandés qui, au fil des jours, s'enhardirent vers le parc et les bâtiments. L'un deux, un petit gradé, venait même s'asseoir sur un banc, devant l'étang. Ni agressif ni menaçant, plutôt abattu. Il était originaire de Minsk. Parents, frères et sœurs tués par les Allemands ; lui, bien qu'encore très jeune, avait l'âge de faire un soldat... Enrôlé contre la vie sauve. Et aujourd'hui que la guerre touchait à sa fin, quel avenir ? La captivité ! La mort peut-être, dans les derniers combats ! Michel Krantz était venu à sa rencontre pour une tentative de dialogue maladroit : quelques mots en russe, en allemand, en français. Michel pointa le doigt sur l'étui qui pendait au ceinturon de Mischka. Le Russe ouvrit l'étui, tendit le revolver au Français qui le soupesa et le pointa sur le jeune soldat, faisant mine de tirer... « Moi, égal » ! répondit le Russe.

La hantise des Russes resta vive jusqu'au bout. Soldats perdus, sans cause ni passé ni avenir, vivant au jour le jour de rapines et de désespoir. Chez les Lecocq, à la Ménagerais, il avait fallu débarrasser une grange pour leur faire de la place. Ceux du barrage de Cantin couchaient à dix dans une chambre dont ils avaient chassé les occupants vers la cuisine. La grand-mère dormait encore dans son lit mais la mère et les quatre enfants couchaient sur la paille, à même le sol. « *Tommy ! Tommy !* » criaient les Russes paniqués, au retour d'une patrouille où ils avaient dû tomber sur un groupe FFI coiffés de casques anglais.

Chez les Lecorps, à la ferme du château, on se remettait mal de la grande peur de septembre avec les pendus du Moulin neuf, mais pourtant on n'était pas prêt à se laisser piller. Ils avaient commencé par le foin, pour les chevaux, puis les patates et enfin les betteraves. Pour sauver la réserve de patates et de betteraves, on leur vendit un chariot de navets qu'ils payèrent au prix demandé. Après le départ des Russes campant dans le parc du château, on découvrit dans les haies, des stocks de précieux tubercules à moitié pourris et dévorés de vermine. En quelques mois, la donne avait changé. On trouvait dans les champs les indices de la débandade : casques, armes, chargeurs, masques à gaz. Des soldats balançaient leurs grenades et se faufilaient entre les lignes pour se rendre aux FFI. Une nuit, Teddy et Friedrich frappèrent à la porte. Ils venaient dire au revoir et demander du vin, une dernière fois. « Nous, *Tommy ! Tommy !* » Le lendemain, ils avaient disparu.

La libération de la Poche

Depuis le 5 février 1945, il n'y avait plus un seul soldat allemand sur le sol français, hormis dans les poches. Sur les lignes, la guerre s'était installée dans une routine de patrouilles et de surveillance mais aussi de duels d'artillerie provoquant peu de pertes chez les soldats qui savaient se protéger, mais des dizaines de morts chez les civils aussi bien dans la poche nord que dans la poche sud.

Le 10 avril 1945, le colonel Félix avait fait prévenir le sous-préfet Benedetti, en charge du nord, et le gendarme Bouhard, en charge du sud, qu'une attaque de vive force de la poche de Saint-Nazaire était programmée et inévitable » à partir du 20 avril. Le 14 avril, les populations du pays de Retz furent terrorisées par le passage de 1200 bombardiers lourds revenant de larguer 4000 tonnes de bombes sur les défenses de la poche de Royan... 700 avions le lendemain... « Les prochaines bombes seront pour

nous » ! Les Allemands qui se préparaient aussi à l'assaut de la poche de Saint-Nazaire se replièrent sur leur deuxième ligne de défense, et la population du petit bourg de La Sicaudais devint la dernière sur le sol français à devoir évacuer, en particulier vers des villages de Frossay et Saint-Viaud.



Des hommes de la compagnie Bretteval devant le grand moulin de la cote 40 à La Sicaudais à l'hiver 44-45
coll. J. Segueineau



Des FFI du maquis de Scévollès sur les ruines du grand moulin de la cote 40 après sa destruction par les Allemands le 13 février 1945 (col. D. Versari)

Mais, de sursis en sursis, le sous-préfet Benedetti parvint à dissuader l'état-major de passer à l'attaque, sauvant ainsi la poche de Saint-Nazaire d'un massacre de masse. Le 30 avril, Hitler se suicidait, le 2 mai, c'était la chute de Berlin, le 6 mai, Doenitz reconnaissait que le combat à l'ouest était perdu, et le 8 mai Keitel signait la reddition allemande à Berlin. Ici, après deux jours de négociations, la reddition de la poche de Saint-Nazaire était signée le 8 mai 1945 à la ferme Moisan à Cordemais.

Parmi les 21 bataillons FFI encerclant la poche, 5 étaient des bataillons de Loire-Inférieure, et comme on l'a vu, les autres provenaient de maquis extérieurs ayant libéré leur région, en particulier de la Vienne, de l'Indre et de la Haute-Vienne. Ils avaient été progressivement intégrés dans l'armée régulière au sein de la 25^{ème} DI sous le commandement du général Chomel (21^{ème} RI, 32^{ème} RI, 8^{ème} Cuir, 1^{er} Hussard, 20^{ème} RAD...)



Le 11 novembre 1944, prise d'armes à Saint-Léonard de Noblat,
On voit ici le soldat Robert Nanay, le 3^{ème} à gauche au premier rang de ces FFI intégrés dans le 2^o Bataillon de la Vienne envoyé contenir les troupes allemandes de la poche de Saint-Nazaire.
(coll. famille R. Nanay)

Au matin du 8 mai 1945, le capitaine Audibert, commandant une compagnie du 2^{ème} bataillon du 21^{ème} RI devant La Sicaudais, notait dans son carnet « *Ceux d'en face vont-ils se rendre ou faudra-t-il les débusquer comme des lapins* » ? Mais cet officier qui fut l'un des protagonistes du drame de la

Brosse rapportait aussitôt que dès 8 h 30 du matin, les soldats allemands de la Roulais avaient agité un drapeau blanc en direction des soldats français leur faisant face au Prépaud... Et qu'en même temps, ils avaient agité le drapeau impérial allemand ! Aussitôt, Audibert avait averti son chef de bataillon, mis en alerte la compagnie, puis suivi du sous-lieutenant Grener et du sergent Kiéfer s'était avancé vers les lignes allemandes. *« Les Boches sortent. Nous leur intimons l'ordre de descendre dans le ravin. Ils nous informent qu'ils capitulent, qu'ils attendent nos conditions, et qu'un officier de l'état-major de l'Oberst Kaessberg de Saint-Brevin se présentera à nos lignes à 17 h pour être conduit au PC du général Guilbaud au Moulin Henriette à Sainte-Pazanne ».*

Il ajoutait plus loin : *« À 16 h, ils ont capitulé et font triste mine : ils sont moins arrogants qu'en 1940 ! Sur toute ma ligne de combat, on chante la Marseillaise et le clairon sonne le cessez-le-feu. À 17 h 30, au cours d'une ronde en ligne, j'aperçois le clocher de La Sicaudais pavoisé aux couleurs françaises ».*

À 14 h, les armes se sont donc tues définitivement... Aussitôt, la rumeur a volé de clocher en clocher... On entend tirailler d'allégresse du côté de La Feuillardais et de La Sicaudais. À Chauvé, c'est le curé Sérot et son collègue d'Arthon qui grimpent dans le campanile éventré de l'église pour faire chanter le bronze de la dernière cloche, à coups de marteau. Les Français du grand moulin de la cote 40 tirent 21 coups de canon en direction du Pas Morin et de la Bévinrière en hommage à leurs camarades Bouchard et Quéron tués le 21 février 1945 au village de la Montée à La Sicaudais.

Le lendemain 9 mai, une rencontre a lieu à La Sicaudais (dans le ravin de la Roulais, au bord du ruisseau du Pas Morin) pour régler les conditions de la reddition de la poche sud. Une douzaine de négociateurs dont, côté français, le colonel Gaultier, commandant le 21^{ème} RI, et le capitaine Audibert, et du côté allemand, le commandant Brinkmaïer, le capitaine Hansel, le lieutenant Winter... auxquels il faut ajouter les interprètes. Ils négocient la sécurisation des routes d'accès pour les libérateurs par enlèvement des mines et des pièges, la levée des barrages et des obstacles routiers, la mise en place d'une ligne téléphonique directe entre l'état-major français de la poche sud et son homologue allemand représenté par le colonel Kaessberg et le général Huenten.



Entrevue du ravin de la Roulais à La Sicaudais le 9 mai 1945 pour fixer les détails de la reddition de la Poche sud.
Côté français, le colonel Gaultier, le capitaine Audibert et leurs interprètes ; côtés allemand, le commandant Brinkmaïer, le capitaine Hansel, le lieutenant Winter et leurs interprètes (coll. J. Viel)

C'est aussi lors de cette rencontre que sont indiqués aux Allemands les camps de regroupement où ils devront se rendre sous le commandement de leurs propres officiers... Les prisonniers de La Sicaudais et de Chauvé se dirigeront vers les Biais ou le Moulin la Rose, ceux de Paimboeuf, Saint-Viaud et Frossay vers la Brosse, ceux de Pornic vers la Chalopinière et le Boismain, ceux de Saint-Père-

en-Retz vers le Marais-Gautier, ceux de Saint-Brévin vers le Lazaret de Mindin, la Pierre Attelée, la colonie de Villemomble. On utilise des installations déjà existantes (granges, hangars comme à la Brosse) ou on édifie dans les prés, des camps de toile et des baraques provisoires, comme aux Biais ou au Marais Gautier. Après le rassemblement de ces prisonniers désarmés, l'entrée des libérateurs est prévue le 11 mai par la Feuillardais et par Pornic.

Maints témoins m'ont confirmé qu'ils étaient étonnés de voir ainsi déposés à un carrefour ou sur une place les armes et les munitions de ces Allemands qui les effrayaient encore tellement la veille. Ces dépôts parfois mal gardés ou pas gardés du tout en ont fasciné plus d'un, civils comme militaires. Certains espéraient y récupérer un objet volé par les Allemands eux-mêmes - instrument de musique, tableau, vélo, fusil de chasse - d'autres auraient voulu grappiller un savon, une paire de bas de soie, des bottes, des moufles, une veste. Mais à vrai dire, ce qui aimantait les regards et rendait la garde de ces dépôts très problématique, c'était une envie quasi irrésistible de s'emparer de reliefs de la puissance technique et proprement militaire des Allemands : les revolvers, bien sûr, les baïonnettes ou les poignards, les jumelles, les radios, les cartes d'état-major, les ceinturons, les munitions, les douilles de tous calibre, un simple étui... Les soldats français se livrèrent à ces prélèvements, mais aussi les civils chaque fois qu'ils le purent. Déjà, on avait procédé à ce glanage parfois équivoque lors des crashes d'avions. Plus que la réutilisation éventuelle des objets dans leur fonction guerrière, on cherchait sans doute à conserver un trophée, une trace indiscutable de la guerre et de ses risques.

Après 5 ans de guerre, dont ces terribles 9 mois de poche supplémentaires, la joie des civils et de leurs libérateurs était immense. C'est ainsi que Henri Gagnant (originaire de Royères en Haute-Vienne et dont l'oncle était le grand résistant Jean Gagnant, responsable à Limoges de Libé sud, mort en déportation) écrivait à sa mère : « *Quand à moi maintenant je peux mourir, ça m'est complètement égal. J'ai vu le jour que je voulais voir, j'ai vécu les deux journées qui resteront les plus belles de ma vie.... Je serai content d'entendre le Général de Gaulle annoncer l'armistice. Cette annonce fera sauter de joie beaucoup de français alors que d'autres pleureront leurs chers disparus, pour eux, la fin de la guerre ne fera qu'accroître leur douleur* ».



Le 11 mai 1945, place de la mairie à Saint-Viaud.

On reconnaît l'abbé Garino, curé de la paroisse, les élus de l'époque mais aussi le receveur des Postes, François Bartheau. Ils accueillent les libérateurs en présence des gendarmes de Paimboeuf. (Coll. Yves Bartheau)

Les prescriptions du général Chomel étaient claires : « *Vis-à-vis de l'ennemi, quels que soient ses crimes, ne vous abaissez pas à des insultes et des vengeances individuelles* », mais, comme à l'été 1944, on ne parvint pas toujours à éviter exactions et règlements de compte contre les prisonniers. C'est ainsi

que l'on vit des courageux de la dernière heure botter le cul des soldats les plus vieux ou cracher sur les colonnes de prisonniers.

Au soir du 12 mai, alors qu'on préparait partout au sud de l'estuaire, les cérémonies en l'honneur de Jeanne d'Arc - dont on ne doutait pas qu'elle avait aidé une fois de plus à libérer le pays - une puissante explosion en direction de Saint-Viaud jeta à nouveau l'effroi sur la contrée. Elle était survenue dans l'enceinte du camp de regroupement des prisonniers allemands au village de la Brosse. On crut d'abord à un sabotage ou à une révolte, suivie d'un affrontement entre les prisonniers et leurs gardiens, mais il s'agissait de causes plus ordinaires menant à une explosion en chaîne qui se paya de 5 nouvelles victimes militaires appartenant toutes au 2^{ème} bataillon du 21^{ème} RI et 2 victimes civiles...

12 mai 1945 - Le drame de la Brosse

Au lendemain de la Libération, le 12 mai 1945, une section FFI du 21^{ème} régiment d'infanterie se dirigeait en fin d'après-midi vers le village de la Brosse (à la limite entre Saint-Viaud et Frossay) où étaient regroupés les prisonniers allemands en provenance de Paimboeuf, Saint-Viaud et Frossay. Soixante-dix ans plus tard (27 décembre 2014), à Limoges, André Désourteaux, 89 ans, racontait la scène :

« ...Le 12 mai 1945 après-midi, nous sommes arrivés avec mon bataillon (le 2^{ème} du 25 Régiment d'Infanterie) à Saint-Viaud dans un village dont je ne connaissais pas le nom, mais qui est « la Brosse ». Je crois qu'il y avait un hangar où étaient rassemblés les futurs prisonniers, une cour dans laquelle ils avaient déposé leurs sacs, en ordre dans une grange proche, ils avaient rassemblé toutes leurs armes et munitions. A notre arrivé, belle aubaine, chacun a voulu prendre un souvenir. J'ai moi-même rapporté une baïonnette, qui m'a suivi partout, et à laquelle je tiens énormément à cause des évènements qui ont suivi.

La plus grande partie de la section était dans le local lorsqu'un ordre de rassemblement a été donné. Je me trouvais devant le hangar, face à la grange, lorsque j'ai vu le toit complet de la grange s'élever, d'une hauteur qui me semble être d'au moins 5 mètres, puis le vacarme de la détonation, puis de celles qui ont suivi [NDLR : une grenade venait de rouler accidentellement]. Tout le monde à plat ventre, les allemands d'un côté, nous de l'autre. Seuls deux hommes debout ; le sous officier allemand et moi, peut-être par orgueil, certainement parce que je m'en fichais, nous nous sommes regardés et aucun n'a baissé les yeux.

Notre première pensée fut que les allemands avaient piégé les munitions. Eux, s'en sont rendus compte et se sont entassés, apeurés, au fond du hangar pendant que nous, menaçant, nous nous rassemblions devant. Tous mes camarades connaissaient ma situation de survivant d'Oradour sur Glane [NDLR : le village de la Haute Vienne détruit par les nazis où périrent 642 villageois le 10 juin 1944], et j'ai bien senti que je n'avais qu'un geste à faire pour que le massacre soit complet. Après hésitation intérieure, j'ai repris ma place, peu fier de moi. Aujourd'hui, j'en suis satisfait et heureux ».

Le survivant d'Oradour sur Glane n'aurait eu qu'un geste à faire pour que le massacre soit complet, mais il s'en garda bien, épargnant ainsi la vie des prisonniers ; et le capitaine André Audibert, blessé lui-même au menton, parvint à calmer les esprits.

Thérèse Béchu (aujourd'hui veuve Rondineau qui habite à la Chédorais), 18 ans à l'époque et qui vivait à la Brosse se souvenait aussi en 2014 :

« Nous revenions avec mon père et la jument tirant un tombereau. Nous étions passés devant la maison de Mme Boucard et le petit étang qui longeait la grange à côté du pressoir. Un groupe de personnes était sur le pas de la porte à discuter. Nous filions le chemin et nous nous apprêtions à tourner pour arriver à notre maison quand une personne nous a crié de nous allonger car tout allait exploser. Mon père est resté à genoux pour tenir la jument. Moi, je me suis couché pendant que cela pétait de partout avec des projectiles qui fusaient tout autour de nous. C'est un miracle qu'on n'a pas été tués. Le soir on nous a évacués avec les animaux dans d'autres fermes à la Grande Voirie ou à la Chédorais car il y avait des risques de nouvelles explosions. C'est mon frère que l'on aperçoit sur les tas de gravats le lendemain sur la photo. »



Le 13 mai 1945, au lendemain de l'explosion (coll. Michel Krantz)

Le lendemain 13 mai, le capitaine Audibert qui venait de perdre 5 de ses hommes avait rallié La Sicaudais où on célébrait Jeanne d'Arc. À l'issue des vêpres, en compagnie du curé Olivaud et de M. Désachaud, la population emboîta le pas des soldats d'Audibert pour un nouvel hommage aux morts, devant la croix érigée près de l'épave de la Bren-Carrier de Pollono à La Sicaudais. Restait au capitaine Audibert à conclure l'hommage en invitant les participants à surseoir au feu de joie programmé le soir... « Il en va du respect dû aux morts, ceux de La Sicaudais mais aussi ceux relevés hier à la Brosse ».

Voici le portrait de ces morts, civils et militaires...

Les deux facteurs



François Bartheau, 41 ans, receveur-facteur de Saint-Viaud - Né le 8 juillet 1903 à Plessé. Après l'explosion du 12 mai, il est transféré à l'hôpital Saint-Jacques à Nantes où il décède le 13 mai à 9 h.



Francis Longatti, 47 ans, facteur de Paimboeuf - Né le 4 octobre 1897 à Saint-Nazaire. Ancien combattant de la guerre 14-18, après une carrière militaire, il devient électricien aux chantiers de la Loire à Saint-Nazaire. Quand il trouve la mort à la Brosse, il est devenu facteur à Paimboeuf.

Les cinq FFI engagés volontaires dans leur région d'origine avant d'être dirigés vers la poche de Saint-Nazaire à l'automne 1944 (recherche biographique effectuée par R. Chéraud). Tous enrôlés au 2^{ème} bataillon du 21^{ème} RI, ils ont perdu la vie la vie au cours de l'explosion survenue le 12 mai 1945 au village de la Brosse où ils ont été affectés à la garde des prisonniers allemands.



Pierre Bel, 20 ans, de Terrasson en Dordogne
Né le 5 décembre 1924 à Angeduc en Charente. Habitant chez sa mère Anne Beauvais, veuve Bel, à Terrasson en Dordogne. Il était cultivateur.



Henri Gagnant, 21 ans, de Royères en Haute Vienne - Engagé volontaire sous les ordres du capitaine Audibert au 63^{ème} RI à Limoges.



André Réjasse, 20 ans, de Saint Matthieu en Haute Vienne
Né le 14 janvier 1925 à Saint-Mathieu, André Réjasse était cultivateur. Inhumé dans un premier temps au cimetière de Paimboeuf puis transféré à la nécropole nationale de Sainte-Anne d'Auray.



Jean Guy, 23 ans, de Saint Yriex en Haute Vienne
Né le 11 octobre 1921 à Saint Yriex, Jean Guy était cultivateur. Il était marié à Marie-Jeanne Cavinet qui mettra au monde, son fils René en août 1945.



Robert Nanay, 18 ans, de Saint Léonard de Noblat en Haute Vienne

Né le 18 juillet 1926 à Saint Léonard de Noblat, Robert Nanay était tourneur.



N'oublions pas deux autres personnages clés de ce récit



André Désourteaux, né à Oradour sur Glanes en Haute Vienne et témoin du drame de la Brosse alors qu'il avait 19 ans.



Capitaine André Audibert devant à droite Défilé du 63^{ème} RI, le 11 novembre à Saint-Yriex avant de rejoindre la poche de Saint-Nazaire

Dans le bulletin N° 70 (2017) de « Connaissance et sauvegarde de Saint-Léonard » Martine Tandeau de Marsac, ancienne maire de Saint-Léonard, écrivait : « Faire mémoire de cette histoire oubliée était un devoir que la Municipalité de Saint-Viaud, avec d'autres communes bretonnes et limousines, a accompli lors des commémorations de Saint-Viaud le 8 mai 2015. En dressant une stèle en granit limousin près de la grange de La Brosse où Henri Gagnant, ses quatre compagnons du 21^e RI, sont « morts pour la France » tragiquement, ainsi que deux habitants de Saint-Viaud et Paimboeuf, la ville perpétue ainsi la mémoire de tous ceux qui ont voulu se battre jusqu'à la libération totale de leur pays, la France. Le panneau historique rapportant ces faits, inauguré le 2 octobre 2016, est une autre manière d'associer à ce devoir de mémoire tous ceux qui ont vécu « enfermés » dans ce territoire avec l'occupant allemand, ceux qui ont lutté pour le libérer et ceux qui y ont perdu la vie. Il s'inscrit dans le *Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz*⁵. »

La Poche de Saint-Nazaire avait donc fini par tomber sans combat, mais au cours de ces 9 mois, elle accumula dans les 86 communes concernées (75 au nord et 11 au sud) plus de pertes civiles et militaires que les quatre années antérieures. Et surtout, elle laissa aux populations une grande amertume, le sentiment d'un abandon et d'une injustice. Combien de fois cette remarque dans la bouche des témoins : « On nous avait oubliés ! »

Michel Gautier, auteur de *Poche de Saint-Nazaire* (Geste Editions, 2017)

Quelques uns des témoins que j'ai interrogés depuis 20 ans sur ces faits de guerre :

Ambroise Berthebaud, Georgette Bourmaud, Louis Chevalier, Germaine Chupin, Yvonne Fredet, André Gruand, Michel Krantz, Irène et Albert Lengrand, Charles Lecoq, Geneviève Lecoq, Marie-Joseph Lecoq, Gabriel Lecorps, Maurice Rondineau, André Désourteaux. Joseph Leroux, Michel Lécuyer, Roger Foucher, Marc Soreau, Yves Barthau, Thérèse Béchu...

Remerciements particuliers à Roch Chéraud pour ses recherches des familles en Limousin et à René Brideau pour avoir retrouvé la famille de Francis Longatti.

⁵ *Chemin de la mémoire 39-45 en Pays de Retz* – Une quinzaine de panneaux prévus, une douzaine déjà réalisés à cette date par l'Association Souvenir Boivre Lancaster – ASBL avec le soutien et le financement des communes. Sur le site <http://chemin-memoire39-45paysderetz.e-monsite.com/> on trouvera le récit du drame de la Brosse sous l'onglet « Faits de guerre » et le panneau de la Brosse sous l'onglet « Panneaux historiques ».